

# Tocqueville mis en scène par Vadeboncoeur ou... de l'Amérique (non) démocratique

Janusz Przychodzen

Volume 29, numéro 2, automne 1996

Pierre Vadeboncoeur interprète de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501158ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501158ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Przychodzen, J. (1996). Tocqueville mis en scène par Vadeboncoeur ou... de l'Amérique (non) démocratique. *Études littéraires*, 29(2), 49–62.  
<https://doi.org/10.7202/501158ar>

Résumé de l'article

À partir de *Lettres et colères* de Pierre Vadeboncoeur, cet article propose une étude de la représentation de la démocratie dans les années 1960 en Amérique (États-Unis, Canada, Québec). Il se donne comme point de départ la vision du système démocratique américain du XIXe siècle présente dans l'ouvrage d'Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. L'analyse montre les ressemblances et les différences socio-politiques entre les deux visions, indique les modes du discours (argumentation, narration) utilisés, pour finalement attirer l'attention sur les structurations gnoséologiques du texte de Vadeboncoeur.



# TOCQUEVILLE MIS EN SCÈNE PAR VADEBONCŒUR

ou... de l'Amérique  
(non) démocratique

**Janusz Przychodzen**

Une grande révolution démocratique s'opère parmi nous... (Alexis de Tocqueville)

Depuis longtemps la démocratie est une assez bonne comédie (Pierre Vadeboncœur)

**À Jean Marcel**

À cette époque dite « post-démocratique », il nous paraît important d'examiner la vision que Pierre Vadeboncœur nous a léguée de la situation de la démocratie en Amérique à la fin des années 1960 dans son recueil d'écrits polémiques intitulé *Lettres et colères*, et surtout dans le texte initial de l'ouvrage, « la Rentrée populaire ». Et puisqu'il s'agit là d'un livre bilan, qui semble vouloir témoigner d'un moment capital dans l'histoire de la démocratie, nous nous sommes proposé, pour mieux rendre compte des nuances de la pensée de

l'auteur, de confronter cet ensemble d'écrits pamphlétaires avec un essai classique déjà, *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville. Incontournable dans chaque réflexion sérieuse sur la démocratie, la pensée de Tocqueville semble jouer également un rôle vital dans la conception du fait démocratique propre à l'écriture de Vadeboncœur. Évidemment, le positionnement de l'écrivain relève tout d'abord de l'anti-dogmatisme d'un juge transcendant exigé par le canon littéraire du genre <sup>1</sup>, mais en même temps, il résulte

---

1 En effet, l'auteur n'est ni à droite ni à gauche. Étant visiblement contre le capitalisme, il critiquera le socialisme d'État : « Au Québec, le plus court chemin du socialisme n'est pas le plus court chemin » (Vadeboncœur, p. 123). À cet égard, le positionnement de Tocqueville est semblable : « Qu'on ne s'y trompe

de la perméabilité de la conscience du sujet écrivain, manifeste dans les textes étudiés à travers l'intertextualisation implicite au « *weltanschauung* » toquevillien.

Que reste-t-il de la « belle époque » démocratique peinte par Tocqueville ? Dans le bilan dressé par Vadeboncœur, il n'en reste presque rien. En effet, si on peut affirmer que l'« âge d'or » de la démocratie commence avec Tocqueville, on est forcé d'admettre qu'il se termine avec Vadeboncœur. La distance qui sépare les deux visions semble donc infranchissable, mais les différences sont beaucoup moins importantes quand on se rend compte qu'elles résultent chez Vadeboncœur du renversement exact des proportions que jouent dans l'ouvrage de Tocqueville le versant positif et le versant négatif du phénomène démocratique en Amérique. Ainsi, chez Tocqueville, la partie la plus développée de l'ouvrage doit être lue comme un hommage aux bienfaits et mérites du modèle démocratique américain. À cette partie s'opposent des avertissements quasi prophétiques contre les dangers potentiels de la révolution démocratique. Dans le cas de Vadeboncœur, la représentation de la démocratie dans son état « actuel » est tout d'abord une longue description apocalyp-

tique de l'effet pervers du système. Ensuite, ici et là, sont insérés dans les discours les éléments jugés précurseurs d'une ère démocratique nouvelle.

Mais ces écrivains, en étudiant et en formulant « solidairement » ce que sont les principes d'une démocratie en général, se ressemblent aussi sur d'autres points. Tous deux sont guidés dans l'écriture par la passion <sup>2</sup>, qui fait de leurs textes des œuvres profondément engagées ; de même, sérieusement préoccupés par l'avenir de la démocratie, ils excellent dans la finesse de l'analyse ; finalement, ils se sont fixé l'objectif de « réconcilier la société occidentale avec elle-même » (Tocqueville, p. 10). Il est intéressant de noter aussi que la position sociale de Tocqueville et celle de Vadeboncœur témoignent des mêmes rapports vis-à-vis du sujet traité : le premier, issu d'une famille aristocratique, « quitte » la noblesse déchue et se consacre à l'étude de la mentalité bourgeoise démocratique ; le second « abandonne » son poste de fonctionnaire pour se livrer à la réflexion et s'impliquer rapidement dans les luttes sociales « démocratisantes » de la classe populaire. Dans les deux cas, il s'agit d'une rupture assez radicale, d'une fuite du milieu d'origine <sup>3</sup> qui résulte

---

pas, d'ailleurs. Tocqueville, méditant l'expérience américaine de la démocratie, s'applique absolument à observer les faits, à ne déterminer que des causes et des lois. Il ne débouchera pas sur une quelconque et relative doctrine ; cela serait encore, à ses yeux, limiter la portée des conclusions. Pas plus qu'un reportage, ce livre n'est pas un programme de parti. C'est une démonstration doublée d'une profession de foi » (Tocqueville, p. 8).

2 Jean-Pierre Peter note à propos de Tocqueville : « Ce n'est certainement pas une œuvre objective ni détachée. Tocqueville s'y donne sans doute un certain ton de froideur concertée et dispose l'apparence d'un profond souci d'équilibre ou d'impartialité. Faux semblant ! Ce texte est passionné » (Tocqueville, p. 7). Chez Vadeboncœur, c'est plutôt le contraire, car sous l'apparence d'un texte passionné se cache le regard de quelqu'un qui mesure insensiblement le réel.

3 Il ne faut pas oublier qu'avant son départ en Amérique pour enquêter sur le nouveau programme d'amélioration du régime des prisons proposé par le président Jackson, Tocqueville occupait un poste de juge suppléant au Tribunal de Versailles. Quant à Vadeboncœur, avant d'interrompre ses études supérieures, il a été inscrit à la Faculté de Droit de l'Université de Montréal.

probablement du sentiment de malaise, provoqué par ce qu'on appelle communément la « contradiction de l'époque ». En effet, les contextes sociaux et politiques de 1830 en France et de 1960 au Québec sont similaires : 1) depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, « le monde politique bougeait, la société, l'esprit, la vie du pays se métamorphosaient » (*ibid.*, p. 6) ; 2) dès que la Deuxième guerre s'est terminée, la société québécoise commençait à se préparer à vivre une nouvelle expérience démocratique.

Comment se traduit-elle, dans le discours vadeboncœurien, cette sclérose du système socio-politique propre au régime démocratique décadent ? Globalement, il s'agit d'une transmutation régressive du modèle originel. Au niveau explicite du texte, les qualifications négatives, qui structurent le référentiel sur un mode négatif, ne manquent pas. Selon Vadeboncœur, nous ne vivons pas en démocratie (tout court), mais en une « démocratie libérale », « démocratie formelle / formaliste », « démocratie officielle », « démocratie institutionnalisée à outrance », « démocratie-répétition érigée en système », « démocratie-ministère, opposition, assemblée législative, règlements de la Chambre », « démocratie établie de longue date », « démocratie restrictive », « démocratie strictement constituée », « démocratie traditionnelle », « pseudo-démocratie trop bien réglée pour être vraie », « démocratie au pouvoir », « société démocratique sabotée », « sociétés démocratiques élitistes », « démocratie la plus conformiste », « routine démocratique », « démocratie de plus en plus dévorée par les conventions superficielles d'un jeu pour élites affairistes », « apparence démocratique », « puis-

sance soi-disant démocratique », « aliénation de la démocratie dans le pouvoir », « corruption spécifique et stable de la démocratie », « démocratie secondaire ». Ces dénominatifs témoignent d'un décalage important du phénomène démocratique contemporain par rapport au sens « étymologique » (tocquevillien) du terme : « gouvernement du peuple », « synonyme de système représentatif », « tendance de la société au nivellement et à l'égalité, tant sur le plan politique que sur celui des rapports sociaux, des mœurs et de l'intelligence » (*ibid.*, p. 9).

En fait, il ressort de cette perversion une conception hautement *abstraite* de la réalité démocratique qui serait liée à la bureaucratisation du pouvoir, à l'aliénation de l'individu et, finalement, au dépérissement, voire à l'annihilation définitive de l'esprit de liberté même. Le premier principe de ce « nouvel ordre » : « le peuple doit être représenté mais ne doit pas agir » (Vadeboncœur, p. 10). Cependant, il existe aussi dans le texte de Vadeboncœur un autre champ lexical dont la coloration sémantique positive permet de l'opposer au précédent. Il se compose d'une série de traits qui seraient propres à une démocratie véritable : « démocratie vivante », « démocratie réelle », « démocratie indirecte », « vrai renouvellement de la démocratie », « progrès de la démocratie », « fragments démocratiques indépendants », « vitalité démocratique », « forces démocratiques », « effort démocratique », « exercice de la démocratie », « interrogation, expériences de démocratie spontanée », « invention, mouvement, expérimentation démocratique », « initiative démocratique », « phénomène démocratique authentique », « démocratie vécue dans le peuple »,

« révolte démocratique initiale », « source même de la démocratie », « nouvelle source de la démocratie », « nouvelle inspiration de la démocratie », « faits démocratiques élémentaires », « occupation démocratique latente », « marée démocratique nouvelle », « machine démocratique réelle », « action démocratique nouvelle », « mode primitif d'intervention démocratique », « inspiration d'une démocratie soudainement revisitée par l'esprit des faubourgs », « démocratie originelle ». Une telle appréhension du sujet traité manifeste essentiellement une recherche instinctive, intuitive et non-conformiste de la démocratie. Ainsi articulée, la démocratie apparaît dans un rapport beaucoup plus cohérent avec la nature du réel, celui-ci étant hautement « imprévisible », « expérimental » et « indéterminé ». Dans le discours de Vadeboncoeur, les deux ensembles fonctionnent incessamment selon la logique d'opposition binaire, qui module le texte et lui prête sa dynamique spécifique.

Mais ce qui frappe en particulier le regard du chercheur, c'est l'opposition du type forme contenu qui s'installe entre les deux pôles. Notons que la valeur passive du premier est soulignée par l'utilisation fréquente de la forme nominale (démocratie-x ; i.e. « *démocratie* conformiste »), comme s'il s'agissait là déjà de la « lettre morte », tandis que le dynamisme du deuxième est exprimé majoritairement par la forme adjectivale diverse (x-démocratique ; i.e. « vitalité *démocratique* »). Ceci provoque un déplacement sémantique

important, en focalisant l'attention du lecteur sur une dimension de la question beaucoup plus importante que le besoin de la simple restitution du régime démocratique « originel » par la destruction de la « démocratie secondaire ». En deçà de cette visée, la structuration du récit nous informe du projet de l'écrivain d'assurer la perpétuation de l'esprit même (*daimôn*) de la démocratie par sa libération continue de toute forme théorique. De cette manière, Vadeboncoeur rejoint et, dans une certaine mesure, dépasse la préoccupation la plus essentielle de Tocqueville<sup>4</sup>, soit de comprendre la démocratie dans sa dimension la plus secrète, dans sa première spécificité, — la démocraticité, dirait un structuraliste en sciences politiques.

« La loi des lois » dans l'Amérique démocratique de Tocqueville, c'est « le peuple souverain ». « La cause et la fin de toutes choses », il « participe à la composition des lois par le choix des législateurs, à leur application par l'élection des agents du pouvoir exécutif » et, en conséquence, permet à toute la société d'agir « par elle-même et sur elle-même » (Tocqueville, p. 55). Confronté au caractère fédératif de l'union états-unienne, l'écrivain établira toutefois la distinction nécessaire entre la « souveraineté de l'Union » et la « souveraineté des États » : l'une, constituée à partir d'« une nation idéale qui n'existe pour ainsi dire que dans les esprits, et dont l'intelligence seule découvre l'étendue et les bornes » (*ibid.*, p. 102) ; l'autre, fondée sur « les souvenirs, sur les habitudes, sur les

4 Selon Jean-Pierre Peter, sous les yeux de Tocqueville « s'est présentée une nation qu'il découvrirait être, à cette époque, la démocratie par excellence. Loin de vouloir en décrire la spécificité, Tocqueville, plus largement, s'est proposé de discerner en elle, puis d'étudier et de formuler ce qu'étaient principes, institutions et traits fondamentaux d'une démocratie en général » (Tocqueville, p. 7).

préjugés locaux, sur l'égoïsme de province et de famille ; en un mot, sur toutes les choses qui rendent l'instinct de la patrie si puissant dans le cœur de l'homme » (*ibid.*, p. 104). Dans la vision que Tocqueville se fait des relations entre les deux instances, l'État représente potentiellement un « centre de résistance » au pouvoir fédéral, mais, en réalité, il a peu de chances de contester profondément la structure de l'Union : « [...] si la pensée lui en vient, il ne peut la mettre à exécution qu'en violant ouvertement les lois de l'Union, en interrompant le cours ordinaire de la justice, en levant l'étendard de la révolte ; il lui faut, en un mot, prendre tout d'un coup un parti extrême, ce que les hommes hésitent longtemps à faire » (*ibid.*, p. 105)...

Dans l'Amérique de Vadeboncœur, le grand principe de la souveraineté nationale et étatique est parmi les plus menacés. Davantage : les Américains — nation souveraine par excellence, et mère de la démocratie — représentent une grave menace pour toutes les autres nations, peuples et États : l'hégémonie des États-Unis sur l'Amérique latine, l'intervention à Cuba, la guerre du Vietnam (« épisode de l'histoire d'un empire qui s'étend autrement que par cette guerre », Vadeboncœur, p. 45) sont les symptômes les plus sérieux de la domination mondiale que l'essayiste dénonce à haute voix. En fait, il semble par là vouloir nous confronter à un complot planétaire, qui serait préparé par l'Occident anglo-saxon, composé des pays « déjà riches » (États-Unis, Répu-

blique fédérale allemande, Grande-Bretagne et Canada), contre les nations latines d'Europe et de l'Amérique du Sud, « les peuples prolétaires » (comme ceux de l'Europe de l'Est), « les masses affamées du Tiers-monde », ainsi que les Noirs d'Amérique et d'Afrique... À ce niveau du discours, la polarisation du conflit prend de multiples facettes raciales<sup>5</sup>, culturelles, économiques et politiques qui témoignent, toutes, de l'étendue des dommages presque irréparables provoqués par le détournement américain du système libérateur de la démocratie (« Les États-Unis sont en train de constituer non pas seulement l'empire d'une nation sur plusieurs autres, mais celui d'un nombre infime de dominateurs privés et occultés sur la moitié du globe », *ibid.*, p. 46). Le noyau dur de cet appareil oppressif, c'est évidemment « le Président, le *State Department*, le Pentagone, la C.I.A., les capitaux, les lobbies, sans parler de la fourmilière de politicailleurs qui grouillent par tout le pays dans cette démocratie pourrie » (*idem.*). Sa logique primaire : les « calculs étourdissants » et les « assassinats collectifs ».

Selon Vadeboncœur, le Canada occupe à l'intérieur de cette association funeste le dernier rang, car c'est le pays le plus faible (« factice »), depuis toujours dominé habilement par ses pseudo-partenaires, la Grande-Bretagne (avant) et les États-Unis (maintenant). Sa politique se caractérise par la « peur prudentielle » et le « réalisme des chiffres », éléments principaux de la froide logique qui consiste à « se soumettre

---

5 À cette étape de l'analyse, en forçant un peu l'interprétation, on pourrait affirmer que dans le discours de Vadeboncœur, la « nouvelle » démocratie ne pourrait être que tocquevillienne, c'est-à-dire latine (française / De Gaulle, québécoise / Lévesque, cubaine / Castro...) et non anglo-saxonne (britannique, américaine, anglo-canadienne).

sur le plan moral, exiger sur le plan financier » (*ibid.*, p. 54) <sup>6</sup>. Après tout, la politique canadienne ne serait qu'une politique profondément américaine qui, comme dans les autres pays complices du drame, serait à l'origine d'une « extraordinaire distance et étrangeté des dirigeants politiques démocratiquement élus par rapport au peuple » (*ibid.*, p. 33). Chose importante, le peuple lui-même apparaît dans le discours vadeboncœurrien comme un élément déficient du système démocratique, une entité à peine existante, « diverse », « divisée » et « répartie ». En pleine décadence, il est, pour l'essayiste, « de plus en plus semblable à une matière inerte » (*ibid.*, p. 30) <sup>7</sup>, en train de perdre toute son importance historique et soumis à des processus qui, somme toute, réduisent à zéro son poids actuel vis-à-vis des autres forces politiques dans l'État : « [...] il n'y a pas vraiment de peuple déléguant dans cette histoire, ni de peuple hantant les lieux où le vote rassemble les affairistes mandatés par lui » (*ibid.*, p. 44). Vadeboncœur sera forcé de conclure que « la démocratie existe à peine au Canada, non parce que les institutions qui la représentent n'existent pas, mais parce que le peuple *politique* y existe à peine » (*ibid.*, p. 180. Nous soulignons).

L'état a-démocratique de cet « univers politiquement veule et moralement décomposé » (*ibid.*, p. 56) se reflète aussi terriblement dans la situation des francophones canadiens et québécois :

La situation culturelle des francophones, c'est un point. Mais une fois la curiosité lancée, l'enquête ne s'arrête pas là. La situation économique des francophones, leur situation syndicale; les taudis, les régions sous-développées; l'absence des francophones à tous les échelons de la maîtrise industrielle; la langue de communication dans les usines; l'abâtardissement de la langue et donc la dissolution progressive de l'intégrité intellectuelle et donc humaine du travailleur; le favoritisme dans les usines; l'humiliation des individus qui appartiennent à un peuple écarté du pouvoir à tant d'égards, un peuple dominé, réellement et psychologiquement dominé [...] (*ibid.*, p. 183).

Il est intéressant de noter que la gradation de la perspective (« États-Unis — Canada — Québec ») ne s'arrête pas au niveau national, mais qu'elle entraîne progressivement le lecteur dans les couches inférieures à ce cadre social. Elle le conduit jusqu'aux échelons les plus petits de la structure (« le travailleur est encore un étranger dans l'entreprise », *ibid.*, p. 141) <sup>8</sup> et focalise finalement l'attention sur l'individu. C'est là que le mal se manifeste dans toute son étendue, car, d'après Vadeboncœur, il existe un lien très étroit entre l'aliénation de l'être humain et la

6 Et à la page 56, l'auteur ajoute : « Enseigner [...] la soumission, c'est prophétiser la mort de la liberté et celle de l'honneur, c'est commencer le dressage grâce auquel régnera le premier fascisme matérialiste et hypocrite de l'histoire ».

7 La description du peuple québécois est très semblable: « un peuple pauvre, menacé politiquement, décadent culturellement, n'ayant de pouvoir économique que dérisoire, assujéti politiquement par la domination économique, traité globalement en adversaire potentiel des privilèges de la classe dominante, qui est aussi ethnie dominante, et en danger de se voir éventuellement traiter non seulement comme une petite minorité canadienne mais comme une minorité américaine... » (Vadeboncœur, p. 184).

8 Et à la page 127, Vadeboncœur précise: « Il s'agit ici du problème de l'aliénation du travailleur au sein de l'entreprise, conséquence de la propriété de celle-ci par les actionnaires ou du règne de la technocratie des managers, même dans les entreprises de l'État, qui reproduit pour son compte la structure capitaliste de l'entreprise ».

qualité de son environnement social, politique et culturel.

Il est manifeste que le déclin des nations est pris au sérieux par l'écrivain (« signe de péril extrême »), car il est décrit dans le texte *Lettres et colères* comme une étape préliminaire à la déchéance de la personne, et par conséquent de toute la démocratie. Pour y remédier, la solution paraît unique, il faut rétablir la condition *sine qua non* du système démocratique, et faire de la démocratie un art du peuple (et non un art de prince), c'est-à-dire construire tout d'abord un peuple « anarchique » d'« individus politisés », un peuple « politique »<sup>9</sup>, à l'image d'une « coalition populaire », capable d'une « contestation politique cohérente et non sujette à une canalisation suspecte de ses efforts » (*ibid.*, p. 44). Bref, un peuple plein de sa substance nationale, sociale, économique, politique et culturelle. Notons cependant que dans le discours de *Lettres et colères*, tous ces attributs fonctionnent moins comme des éléments constitutifs du « peuple souverain » que comme des traits distinctifs de la « souveraineté du peuple ». Cette transgression subtile de l'expression tocquevillienne confirme le sens du transfert sémantique déjà noté, manifeste dans la question de la spécificité du mécanisme démocratique. Elle semble ajouter également au texte *Lettres et colères* une dimension plus libertaire, plus hasardeuse, plus spontanée et créatrice par rapport à la pensée du philosophe français<sup>10</sup>.

La perversion du système de la démocratie tocquevillienne n'est pas seulement horizontale : géopolitique et internationale, elle est aussi, et peut-être surtout, verticale : sociale et étatique. Cette dernière dimension se traduit par une fissure profonde, cause principale de la conflictualité qui a stigmatisé l'évolution des nations euro-américaines des années 1960. Elle nous informe fondamentalement d'une dépossession habile du peuple démocratique par une nouvelle classe d'individus, les technocrates (et les ploutocrates). Il paraît clair à Vadeboncœur que les contestations de l'époque « ont lieu non seulement au terme d'une longue période de doutes relatifs à la démocratie du XIX<sup>e</sup> siècle telle que le XX<sup>e</sup> l'a soumise, mais au moment même où s'opère une nouvelle confiscation de la démocratie par les technocrates » (*ibid.*, p. 28). Au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture du texte, on se rend compte que l'incompatibilité de l'esprit démocratique avec la conscience technocratique est telle que l'on peut mesurer la ruine du premier par le progrès de la seconde.

L'avènement de la technocratie, comme système social anti-démocratique, se manifeste par plusieurs symptômes dont les plus importants sont :

### **L'abstraction du pouvoir ;**

les ministres, les députés, si bons démagogues qu'ils soient parfois, paraissent appartenir à un autre monde, à une caste de notables

9 Il s'agit là de l'« action politique organisée à la base et par la base » (Vadeboncœur, p. 43).

10 N'oublions pas cependant que Tocqueville avait écrit : « Je pense que dans les siècles démocratiques qui vont s'ouvrir, l'indépendance individuelle et les libertés locales seront toujours un produit de l'art » (Tocqueville, p. 360).



et d'exploiteurs de profession, comme s'ils étaient des occupants dans leur propre pays ou les viceroy d'une puissance coloniale (*ibid.*, p. 35)

### **L'ambiguïté de partis ;**

les partis se confondent de plus en plus avec le pouvoir abstrait qui gouverne de haut un jeu où les mouvements, les impatiences et les sursauts du peuple seraient de moins en moins demandés ou escomptés (*ibid.*, p. 29).

« les politiciens sont de plus en plus collés au pouvoir, même dans l'opposition (*ibid.*, p. 30).

### **et l'abandon du peuple ;**

les partis, et notamment les partis les plus traditionnels, ne ressemblent en rien à des ligues qui une bonne fois décideraient de faire au prince la surprise d'entrer chez lui accompagnées d'une grande foule de peuple (*idem.*).

En d'autres termes, la pensée technocratique se manifeste comme « relativiste », « spécialisée » et « fonctionnelle », propre seulement à un groupe restreint d'organismes :

le règne des vieux notables hypocrites, les clubs ploutocratiques de droit divin, le règne de partis conçus comme des institutions aussi durables que la Constitution elle-même (*ibid.*, p. 8).

Des esprits de plus en plus nombreux considèrent que les idéologies sont dépassées et inclinent à croire que tout peut s'organiser selon une rationalité dont le type leur est suggéré par les mathématiques appliquées ou d'autres disciplines analogues auxquelles ils prêtent aisément le pouvoir de régler aussi la politique. Nous entrons dans une époque où il apparaît à un grand nombre de gens que la société politique est ou devrait être le produit de l'application d'un ensemble de techniques et que la maîtrise de ces dernières devrait posséder, pour le bon ordre des choses, à peu près la même importance primordiale qu'eurent jadis les mouvements du peuple, le gouvernement par à-coups populaires (*ibid.*, p. 28-30).

Évidemment, il ne pourrait être nullement question de l'évolution positive de la société, mais plutôt de sa régression, car cette nouvelle classe de technocrates semble avoir toutes les particularités de l'ancienne aristocratie : « une convention centenaire veut seulement que la population soit appelée de temps à autre à constituer ce pouvoir et à remplir ainsi le rôle que la naissance jouait dans les systèmes aristocratique ou monarchique » (*ibid.*, p. 8). Tout porterait donc à croire que nous assistons à l'apparition d'un nouveau-vieil ordre pyramidal avec, au sommet du pouvoir, un « bon monarque », « père du peuple [...] docile [et] ignorant ». L'histoire de la démocratie serait donc retournée à son point initial. Dans sa perspicacité presque prophétique, Tocqueville avait prévu ce moment crucial de l'évolution sociale et l'avait décrit comme une sorte d'« absolutisme démocratique <sup>11</sup> », c'est-à-dire comme la perversion quasi totale de l'esprit de la liberté et de l'égalité, ce qui allait mener dans sa forme la plus dégénérée à l'« aliénation des peuples » et à la « servitude individuelle ». En poussant à ses conséquences logiques une synthèse que l'observation de la société américaine lui offrait, Tocqueville taxait cette déviation de très dangereuse, car imperceptible, dans sa lente progression, pour la société.

Mais d'un autre côté, en mettant à part un certain nombre d'avertissements sinistres, l'écrivain français s'efforce de garder une lueur d'espoir et entrevoit une brèche dans l'évolutivité démocratique. Il réserve cette place exclusive... à l'anarchie. Curieusement, le terme ne l'effraie pas. Au

11 Tel est en effet le titre du chapitre 28 de l'ouvrage, mais il provient de l'éditeur.

contraire, il suscite chez lui un tel intérêt que l'on peut parler dans son cas d'une véritable apologie de l'attitude anarchique : « Je suis convaincu toutefois que l'anarchie n'est pas le mal principal que les siècles démocratiques doivent craindre, mais le moindre » (Tocqueville, p. 355). Il est facile de constater que Vadeboncœur chante les mêmes louanges à l'égard de l'instinctivité anarchique. En effet, des passages entiers sont consacrés à ce qu'il appelle les « fragments démocratiques indépendants », fonctionnant hors du cadre traditionnel de la démocratie corrompue. Dans la perspective établie par l'auteur, ces forces sociales spontanées représentent, en tant que signes d'un renouveau fondamental, la source même de la démocratie.

Plus précisément, il s'agit là des divers mouvements de contestation qui ont secoué l'Amérique « convenable et frais rasée » des WASP dans les années 1960 : le soulèvement des Noirs (« les associations de défense des Noirs trouvent et mettent en œuvre, avec une détermination et une lucidité politique sans pareille et une étonnante maîtrise de soi, plusieurs moyens nouveaux d'action », Vadeboncœur, p. 25), la révolte des hippies (pacifistes qui « déchirent leurs cartes de mobilisation, publiquement »), le non-conformisme des intellectuels, des professeurs et des étudiants qui « inventent le *teach-in*, ou l'utilisent pour la première fois comme une arme politique à longue portée » (*ibid.*, p. 26). D'autres minorités visibles et audibles, ainsi que les féministes, les homosexuels, les transsexuels, les lesbiennes et les handicapés ne sont pas encore là. Tous ces « écœurés », souvent les enfants du fameux boom démographique, qui s'agitent à travers des actions « plus ou moins

communales » aussi variées que les regroupements populaires et indépendants, les happenings, les marches de solidarité, les grèves contre l'État, lutteraient principalement contre « la civilisation agressive, vaine, immorale, menaçante et cupide » des Yankees.

Au Québec, nous sommes à l'époque des événements précurseurs d'une évolution qui n'a pas été non plus très tranquille : il y a eu tout d'abord la grève de l'amiante (« Le problème, en 1950, était de s'éveiller », *ibid.*, p. 152) suivie, entre autres, des revendications des travailleurs de la chaîne française de Radio-Canada pour le droit à l'auto-détermination syndicale (« une toute petite preuve, [...] que le fédéralisme peut être autre chose que le paravent de l'impérialisme », *ibid.*, p. 174), de la création de Cité libre et de Parti Pris (« ce périodique, issu du séparatisme et du socialisme, est à l'avant-garde de l'indépendantisme en ce qu'il tend à élargir ce dernier jusqu'à ses dimensions véritables », *ibid.*, p. 159). Parmi tous ces symptômes, la fièvre grandissante autour de l'indépendance (séparation) québécoise témoignerait le mieux du dégel démocratique local (renaissance de la démocratie « sous des formes et par des biais que les ingénieurs ne reconnaîtraient pas », *ibid.*, p. 179). Le projet global de ces « peuples » fragmentaires (québécois et américain en l'occurrence) repose sur la volonté de « bâtir une société pour l'homme » à travers la « critique de l'ordre établi » et l'établissement de plans « libres et imprévisibles ».

« Le corps social réduit en poussière » (Tocqueville, p. 355), c'est également, pour Vadeboncœur, une ultime fragmentation des liens interpersonnels par le processus d'individualisation grandissante.

Ce fait acquiert une signification particulière pour l'auteur de *Lettres et colères*, car il semble témoigner du point de non-retour dans l'entropie du paradigme démocratique. Dans ses conséquences naturelles, il conduit à la personnalisation de la représentation de la démocratie et provoque, en dernier ressort, son éclatement final. À ce niveau, l'essayiste se concentre sur l'essentiel et s'attaque aux pseudo-démocraties de trois colombes : Pierre-Elliott Trudeau, Jean Marchand et Gérard Pelletier, qui ont « sauté tout d'un coup dans le système de la démocratie formelle, là même où elle était le mieux assise » (Vadeboncœur, p. 16). Le premier « chercha la démocratie dans la perfection d'une pratique démocratique conforme aux règles » (*ibid.*, p. 17), le deuxième a réagi comme « un composé d'émotivité révolutionnaire et de rationalité conservatrice, compliquée d'un certain degré de pusillanimité » (*ibid.*, p. 17), et le troisième, le moins signifiant, simplement « s'est identifié à la tradition démocratique de Cité Libre, en grand partie inspirée par Trudeau » (*ibid.*, p. 189).

Sur cette liste noire de « fantômes démocratiques », l'auteur mettra aussi les noms de Claude Ryan, qui « entrerait au Devoir et en extirperait le peu qui pût y rester de combativité, d'adhésion à des causes, d'appui à des forces, et nous ferait regretter même M. Gérard Filion » (*ibid.*, p. 170) et de Jean-Luc Pépin, « professeur de son métier », « plein de lectures », qui « prétend étiqueter monsieur Lévesque, le situer au 18<sup>e</sup> siècle » (*ibid.*, p. 179). On le devine facilement, la démocratie de Tru-

deau est idéaliste, celle de Marchand, Pelletier, Ryan et Pépin est respectivement conformiste, imitatrice, policière, et pédagogique. La démocratie d'autres politiciens comme Pearson, Diefenbaker, Sévigny, Thompson, est hypocrite. Aucune n'est véritable, c'est-à-dire démocratique. Si on les compare toutes, la démocratie de Trudeau est la pire des pires, car elle est « théorique », c'est-à-dire « désincarnée ». « La démocratie dont il parle plonge ses racines plutôt dans les idées que dans le peuple » : elle est « plus juridique que politique », « plus savante que créatrice », et « err[e] dans le domaine des libertés individuelles du citoyen » (*ibid.*, p. 187).

En résumant, Vadeboncœur définit cette cohorte comme appartenant à une « génération sophistiquée », c'est-à-dire « la moins saine, la moins directe de notre histoire, la moins violente, la plus abstraite ; et à cause de toutes ces qualités, la plus pédante, [...] et la plus professorale, surtout au commencement du retour d'âge » (*ibid.*, p. 169). C'est là aussi que la « prophétie » de Tocqueville semble s'être réalisée, car selon l'auteur de l'ouvrage *De la démocratie en Amérique*, l'ère de l'aliénation collective commencerait avec le règne de l'individualisme, qui déclencherait une mutation sociale où les grandes valeurs, implicites au système démocratique orthodoxe, se retourneraient et agiraient finalement contre elles-mêmes. Nous vivrions alors dans une démocratie oppressive <sup>12</sup> :

Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-

12 L'expression est nôtre, car Tocqueville n'arrive pas à trouver le terme pour nommer ce nouveau phénomène : « les anciens mots de despotisme et de tyrannie ne conviennent point » (Tocqueville, p. 361).

mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils remplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? (Tocqueville, p. 361).

Cette description quasi kafkaïenne de l'abîme social, qui tire son effet principal du double procédé de la personnification du pouvoir et de l'« instrumentalisation » de l'être humain, se superpose efficacement à l'histoire des trois colombes québécoises. Elle résume, en elle-même, la contradiction qui menace la société démocratique contemporaine : la soumission graduelle de celle-ci à la dynamique de déracinement de l'initiative populaire, et,

par conséquent, l'amplification de l'inertie propre au pouvoir déjà dominant :

Leur décision commune a ceci de paradoxal qu'elle est sans racines démocratiques, sans racines populaires, nullement fondée sur quelque mouvement d'une partie quelconque du peuple, ni appuyée sur l'une ou l'autre des forces qui se sont affirmées depuis quelques années [...] Il n'y a pas de mouvement populaire, organisé ou non, qui corresponde à la mission que se prêtent nos trois démocrates. Il n'y a pas de mouvement, il n'y a qu'une inertie. C'est assez bizarre » (Vadeboncœur, p. 189) <sup>13</sup>.

Cette scission serait d'autant plus difficile à réparer que (Vadeboncœur et Tocqueville semblent le sous-entendre à plusieurs endroits) dans une telle conjoncture, la personne au pouvoir serait inévitablement condamnée à s'identifier totalement avec l'autorité représentée, perdant ainsi son intégrité individuelle.

La conclusion qui s'impose est affligeante dans sa simplicité : l'individualisation provoquerait en dernier ressort la dépersonnalisation de l'humain, au sens du nivellement complet de sa dimension sociale. Somme toute, de la célèbre formule aristotélicienne « l'homme est un animal social » (qui résume fort bien une opposition nécessairement équilibrée entre l'existence culturelle et biologique) ne resterait que sa composante nominale, donnant naissance à une structure groupale (pseudo-sociale) d'organisation de la vie <sup>14</sup>. Il n'est pas surprenant que

13 L'auteur ajoutera à la même page : « Où donc sont-ils allés se loger, ces trois avocats de la libération du peuple, de la paix, de la démocratie de parti, de la lutte des travailleurs, de l'indépendance de leur pays, celui auquel ils croient ? Dans le parti qui doit le pouvoir au *State Department*, dans un parti qui n'a de racines profondes que dans la caisse du capital national et international, dans l'instrument par excellence de la haute bourgeoisie du pays ; dans une formation qui pour complaire aux intérêts américains a accepté les armes nucléaires ; dans un parti qui est le complice discret du bellicisme de Washington [...] On ne saurait être davantage chez l'ennemi que là ».

14 « L'égalité place les hommes à côté les uns des autres, sans lien commun qui les retienne. Le despotisme élève des barrières entre eux et les sépare. Elle les dispose à ne point songer à leurs semblables et

Tocqueville, autant que Vadeboncœur d'ailleurs, afin de faire sortir la société de l'impasse démocratique, opte résolument pour ce qu'il définit comme la « liberté politique » (« je dis que, pour combattre les maux que l'égalité peut produire, il n'y qu'un remède efficace : c'est la liberté politique », *ibid.*, p. 275). Considérée aussi comme « antidote de l'individualisme », le concept veut tout simplement dire, dans notre vocabulaire acquis, la vertu civique<sup>15</sup>.

\*\*\*

De nos jours, la liberté augmente la part de la détermination dans l'univers et y réduit celle de la liberté même » (Pierre Vadeboncœur).

L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait (Alexis de Tocqueville).

Le principe démocratique serait donc à tel point pervers dans son fonctionnement que la démocratie pourrait se retourner et agir finalement contre elle-même. C'est bel et bien ce processus qui semble être à la source des différences qui s'installent dans les représentations de la démocratie Chez Vadeboncœur et Tocqueville. À comparer les deux ouvrages, on s'aperçoit très rapidement que l'on passe du spectacle de la

démocratie (Tocqueville) à la démocratie en spectacle (Vadeboncœur). Cette transmutation se confirme également par la structuration du discours de *Lettres et colères* au moyen de ce que l'on pourrait appeler la gnoséologie théâtrale. Chose importante, celle-ci assure la cohésion totale du réel interprété en lui offrant les modalités de sa spatio-temporalité et sa conflictualité. En fait, elle permet à l'auteur de construire précisément le texte en passant de la métaphore du théâtre au théâtre de la métaphore.

Tout d'abord, Vadeboncœur évoque une série de termes relatifs au monde de la scène, par exemple « spectacle ordinaire de la politique », « cinéma accéléré », « farce », « élections étant un rite bénin », « démocratie capitaliste est une merveille de théâtre permanent », « Chambres donnent le spectacle » (*ibid.*, p. 8 et 34). Ces expressions installent progressivement le lecteur dans l'impression d'assister à une représentation dont les protagonistes sont : « comédiens légers », « membres du parti libéral », « troupe d'amateurs colériques et suspects », « étranges têtes de bateleurs » (*ibid.*, p. 32), politiciens-farceurs, « personnages plus ou moins mythiques » (*ibid.*, p. 51) qui « font d'in-vraisemblables pirouettes, mais les commentateurs continuent d'analyser

---

il leur fait une sorte de vertu publique de l'indifférence. Le despotisme, qui est dangereux dans tous les temps, est donc particulièrement à craindre dans les siècles démocratiques » (Tocqueville, p. 272).

15 Dans le modèle démocratique étudié par Tocqueville, le civisme se présente comme la cause-conséquence de la liberté politique : « Les institutions libres que possèdent les habitants des États-Unis, et les droits politiques dont ils font tant d'usage, rappellent sans cesse, et de mille manières, à chaque citoyen, qu'il vit en société. Elles ramènent à tout moment son esprit vers cette idée, que le devoir aussi bien que l'intérêt des hommes est de se rendre utiles à leurs semblables ; et, comme il ne voit aucun sujet particulier de les haïr, puisqu'il n'est jamais ni leur esclave ni leur maître, son cœur penche aisément du côté de la bienveillance. On s'occupe d'abord de l'intérêt général par nécessité, et puis par choix ; ce qui était calcul devient nécessité ; et, à force de travailler au bien de ses concitoyens, on prend enfin l'habitude et le goût de les servir » (Tocqueville, p. 45).

gravement leurs "positions" » (*ibid.*, p. 166). La dynamique propre à ce théâtre est particulière, c'est-à-dire véritablement théâtrale : « Les choses se passent d'ailleurs dans un climat agréable et détendu, et le sourire stéréotypé des chefs d'État est un signe du calme olympien qui règne dans les sphères de la haute démocratie contemporaine » (*ibid.*, p. 30).

Le jeu qui caractérise cette mascarade <sup>16</sup> est dominé par la fausseté <sup>17</sup>, la légèreté et le comique (« le peuple s'en aperçoit et il rit »). Il est même parfois « méprisable », car les acteurs ont recours à « des moyens, [...] des tours, des trucs, dont on se servait jadis et naguère avec un savoir-faire transmis de père en fils pour reconduire l'illusion de période en période » (*ibid.*, p. 37). Par conséquent, « les politiciens sur la scène [...], contrairement [au peuple], sont sans vérité et sans artifice avoué » (*ibid.*, p. 34) et « la bouffonnerie se couvre parfois de distinction et s'orne d'une certaine élégance du geste ; mais ce déguisement ne semble que de la meilleure comédie encore » (*ibid.*, p. 33). Reste un élément crucial : le peuple, l'acteur-fétiche du spectacle démocratique original, est réduit au rôle de spectateur passif et totalement

exclu du territoire de la « nouvelle » scène <sup>18</sup> :

Les cadres étant imposés et finalement considérés comme l'arène par excellence où l'on devait débattre les intérêts populaires, les habiles et les faussaires pouvaient eux-mêmes s'y introduire, lutter à armes d'avance convenues contre de meilleurs éléments, et ils pouvaient le faire sans grand danger de se voir pris à revers par les spectateurs dans les gradins, le nombre des règles du combat se trouvant restreint et les dérogations possibles réduites pour le bon peuple au minimum (*ibid.*, p. 11) <sup>19</sup>.

On le voit bien, la distribution des rôles repose sur le partage inégal du territoire de la scène, le proscenium dominé par le pouvoir technocratique, les marges occupées par les groupuscules démocratiques.

Mais la signification du recueil ne s'arrête pas là. Au niveau implicite du texte, l'hégémonie théâtrale nous indique que ce théâtre peu sérieux doit cesser, tout comme se termine un jour une saison de théâtre d'été. Ici, la fin des vacances annonce une autre rentrée sur la scène sociale : une rentrée populaire (« Je me hâte de retourner au réel », *ibid.* p. 94). Notons que, évidemment, le jeu de ces acteurs (non-acteurs) ne saurait nullement être « théâtral », et qu'il s'exécuterait dans la

---

16 « La vérité même que la mascarade continuelle de la politique ne cesse d'habiller : c'est que le pouvoir soi-disant démocratique, en nos pays, est le produit d'un jeu et le résultat du fonctionnement d'un simple mécanisme ; il a peu de rapport avec la démocratie » (Vadeboncœur, p. 33).

17 « La démocratie est dévorée par les conventions superficielles d'un jeu pour élites affairistes » (Vadeboncœur, p. 30) ; « Quand nous jouons séparatisme, les hauts dominateurs de la capitale jouent fédéralisme ; quand nous jouons fédéralisme, ils jouent la carte, l'éternelle carte cachée de leur hégémonie agressive, la carte de leur hégémonie impénitente, toujours la même, monotone et rigoureuse, arrogante et continue » (*ibid.*, p. 173).

18 « Les députés n'arrivent pas au Parlement avec des bandes d'électeurs, qui seraient eux-mêmes délégués officiels d'un peuple grouillant et demandant des comptes ; ils y arrivent seuls » (Vadeboncœur, p. 30).

19 Et à la page 11 : « On donne au peuple quatre ou cinq cartes de chaque couleur, mais, pour soi, on se réserve sans le dire la possibilité de jouer les cinquante-deux et au surplus les jokers, plutôt nombreux dans les affaires ».

juste et nécessaire correspondance entre la lettre (texte doctrinal) et la colère (sentiment anarchique). La vraie scène serait finalement ailleurs, car la comédie de la démocratie serait en réalité la tragédie d'une société forcée de mettre en spectacle la présence de son absence. Voilà le nœud du drame. De ce point de vue, Vadeboncœur se présente comme un dramaturge du théâtre dont la scène est celle de la non-scène, dont l'acteur est le spectateur (aussi le lecteur) et le jeu est le non-jeu.

N'oublions pas toutefois que *Lettres et colères* constitue aussi un « traité » sur l'Amérique. Il nous paraît important de constater par ailleurs que, contrairement à ce que certains exégètes ont eu l'habitude d'affirmer, le discours de Vadeboncœur se dévoile au regard du lecteur comme beaucoup moins dichotomique, et surtout beaucoup moins anti-

américain dans ses considérations<sup>20</sup>, lorsqu'on observe sous l'angle de ses fortes allégeances au texte de toquevillien. En fait, Vadeboncœur réclame le Québec profondément américain tout en accusant l'Amérique de ne plus l'être. Le jeu de relations et d'interactions structurelles ou thématiques que l'on a dégagé de la lecture de cet ouvrage semble s'inscrire fondamentalement dans le projet d'établir une distinction primaire entre l'américanisme et l'américanité. Il s'agit là d'une ligne du risque d'autant plus importante que les deux « épiphénomènes » démocratiques semblent avoir bien transgressé dans leurs effets idéologiques les limites du territoire nommé l'Amérique. Comme la démocratie d'ailleurs. Pour Vadeboncœur, l'Amérique n'appartiendrait plus à elle-même, car la démocratie en Amérique serait devenue essentiellement une Amérique non démocratique.

---

#### Références

- TOQUEVILLE, Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963.  
 VADEBONCOEUR, Pierre, *Lettres et colères*, Montréal, Parti Pris, 1969.

---

20 À titre d'exemple, notons que dans la préface à *Trois essais sur l'insignifiance*, l'auteur écrira : « Je n'avais nullement entrepris d'écrire un livre anti-américain. Je cherchais seulement un angle pour rentrer dans le sujet du spirituel ».